

Phallus et fonction phallique

La revue PSYCHANALYSE n'est pas une revue à thème, mais elle est articulée en parties. Nous avons décidé d'introduire, sous la dénomination « La structure », une nouvelle partie. Il s'agit de proposer, à chaque numéro, l'inventaire d'une catégorie (je ne dis pas concept pour tenir compte de la critique du concept dans le dernier enseignement de Lacan). Les catégories sont les différents items ayant trait à l'état civil de l'étant. Sur la carte d'identité de l'étant, Aristote a imprimé dix rubriques : substance (ousia), quantité, lieu, etc. Dans les catégories de Freud et de Lacan, il n'est pas improprie de substituer d'autres rubriques qui se rapportent au parlêtre et non à l'étant en général : phallus, symptôme, Nom-du-Père, Autre, etc.

Nous avons choisi de commencer par le phallus, et la fonction phallique. Nous vous invitons donc à la visite du chantier, que nous sommes quatre à mettre en train : Fabienne Guillen, Dimitris Sakellariou, Marie-Jean Sauret et moi-même. Sans originalité, nous avons distingué : 1) Freud, 2) après Freud et avant Lacan, 3) Lacan, 4) après Lacan. Dans ce numéro, nous traiterons les parties 1 et 2, mais d'ores et déjà seront indiqués les points que nous avons cru pouvoir retenir concernant les parties 3 et 4. Dans le prochain numéro, nous développerons ces parties, sachant que ce développement aura des effets rétroactifs d'ajustement sur ce qui est présenté dans ces deux premières parties, avant la carte finale. Enfin il s'agit d'un savoir, et le style dans lequel celui-ci est exposé ne saurait être indifférent. Nous avons tenu compte de quatre considérations : le savoir est à prendre, non à apprendre ; la psychanalyse est, en tant qu'expérience, intransmissible ; l'exigence d'un savoir lisible et questionnable fait partie de l'éthique de la psychanalyse ; l'exigence d'un exposé symptomal, c'est-à-dire qui n'efface pas mais au contraire relève les points de butée, les évolutions, les ruptures, voire les contradictions, de ceux qui ont construit ce savoir.

Pierre Bruno

I

Freud. Quand on consulte dans l'index des *Gesammelte Werke* les termes de pénis et de phallus, on est frappé d'abord par l'abondance des occurrences du premier et la relative rareté des occurrences quant au second. Une des premières occurrences

signalée par cet index est en réalité celle de *Wiwimacher* (fait-pipi) dans le cas du petit Hans. Hans a 4 ans. Sa petite sœur 6 mois. Il assiste au bain de sa sœur et dit : « Son fait-pipi (*Wiwimacher*) est encore petit », et il ajoute : « Mais elle grandira, et il deviendra plus grand. » Freud en note ne peut s'empêcher de noter que Hans raisonne aussi bien qu'un philosophe de l'école de Wundt qui considère que la conscience « est un caractère immanquable du psychisme ». Peu avant, à l'âge de 3 ans et demi, « il est surpris par sa mère la main au pénis. Celle-ci menace : "Si tu fais ça, je fais venir le Dr A, il te coupera le fait-pipi." » (IX, 7). Enfin, vers l'âge de 3 ans et 9 mois, il demande à son père d'ajouter un fait-pipi à la girafe que celui-ci vient de dessiner. Le père réplique : « Dessine-le toi-même », ce que fait aussitôt Hans en traçant un trait vertical sous le ventre de la girafe, mais détaché. Ce trait, il le fait en deux fois, en prolongeant le premier qu'il juge trop court.

Il y a dans ces trois vignettes les constituants de ladite phase (et non stade) phallique. Ce n'est pas un hasard si c'est dans ce passage du cas de Hans que Freud en 1923 introduit une note dans laquelle il insiste sur le fait que, même si le sevrage (séparation du sein maternel) ou l'apprentissage de la propreté (défécation) donnent à l'enfant un avant-goût de la castration, le complexe de castration doit être corrélé uniquement avec la perte du pénis (c'est une exigence, dit Freud). On mesure ainsi que le pénis *n'est pas* un objet partiel. Pour bien poser ce qui est acquis dans ces années-là (1908-1909), il suffit de se reporter à une phrase de l'article « Les théories sexuelles infantiles » (1908) : « Cette théorie consiste à attribuer à tous les humains, y compris les êtres féminins (*sic*), un pénis. » Remarquons enfin que « *Wiwimacher* », dénomination du pénis dans le domaine linguistique viennois, est déjà une métaphore.

En 1923, la deuxième topique est en place. Freud écrit l'article « L'organisation génitale infantile », avec l'intention d'intercaler ce texte dans la théorie de la sexualité. Il est à propos de se demander si cette théorie de la sexualité est celle de Freud ou celle que Freud recueille, collige, de la bouche de ses analysants, dont il serait l'éditeur. Je penche pour cette version. Freud est non pas un sexologue mais un sismographe. Cet article est écrit juste après « Le moi et le ça ». La première caractéristique de cette phase, dénommée plus directement phase phallique, est que « pour les deux sexes un seul organe génital, le masculin, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du phallus ». Le fait que, ici, Freud parle du phallus et non du pénis, atteste bien entendu qu'il ne s'agit pas de l'organe anatomique mais, disons-le ainsi pour l'instant, de la valeur symbolique de celui-ci. Le second point qui mérite d'être relevé est que, je cite, « l'intelligence des processus correspondants chez la petite fille nous manque¹ ». Cela ne veut pas dire que la phase phallique ne vaut pas

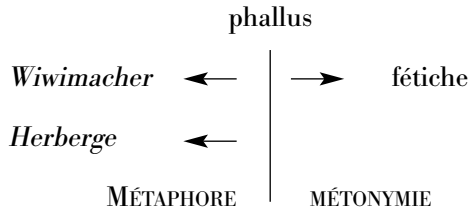
1. S. Freud, *Œuvres complètes*, Paris, PUF, tome XVI, p. 306. Nous citerons cette édition désormais en abrégé : XVI, 306.

aussi pour celle-ci, mais que la dynamique interne de cette phase reste, chez celle-ci, incompréhensible et inconnue. Quant au garçon, il va d'abord dénier (*leugnen*) le manque de pénis qu'il observe chez les filles, puis considérer que ce manque résulte d'une castration, et que la castration ne frappe que les filles ou les femmes indignes, mais épargne la mère. Dans une note, Freud mentionne une jeune femme qui, jusqu'à sa nubilité, avait tenu qu'une seule femme de sa famille était castrée parce qu'elle était « faible d'esprit ». Ce n'est que lorsque l'enfant découvre que seules les femmes peuvent enfanter « que la mère subit elle aussi la perte du pénis ». L'organisation génitale infantile s'achève ainsi sur cette opposition : « organe génital masculin ou castré ». L'être femme se définit alors comme manque de pénis, et le vagin « prend valeur de gîte (*Herberge*²) du pénis ». Dès lors qu'existe cette métaphorisation du vagin, celui-ci n'est plus une privation pure.

Cet article est décisif : il affirme clairement le lien entre le complexe de castration et le manque de pénis. Comme le dit Freud explicitement, le phallus n'est pas un objet partiel, au même titre que les fécès ou le sein, puisque sa présence ou son absence commande la division sexuelle – ce que Lacan dénommera *sexuation*. C'est dans cette phase que le garçon commence à craindre d'être lui-même castré, c'est-à-dire de perdre son pénis, et de se trouver ainsi féminisé. À partir de là, Freud va produire sa théorie définitive, ou quasi, du complexe de castration dans ses rapports avec le complexe d'Œdipe. Le garçon sort de l'Œdipe pour ne pas être castré. La fille, se découvrant castrée, entre dans l'Œdipe. Dans les deux cas cependant, *l'enfant renonce à la mère* : le garçon parce qu'il a peur d'être castré par le père, la fille parce que la mère est castrée. C'est cette ligne que Lacan va développer dans sa relecture du complexe de castration, où l'enjeu se révèle être moins la castration du sujet que la castration de la mère, c'est-à-dire la découverte par l'enfant, fille ou garçon, qu'il ne saurait être le phallus, ici au sens de phallus imaginaire, qui manque à la mère, et que celle-ci, au-delà de l'enfant, vise le phallus du père, en tant qu'il ne serait pas, ce phallus-là, imaginaire. Le cas de Sandy, commenté par Lacan dans *La Relation d'objet*, est à cet égard paradigmatique. Faisons ici état d'une observation de Freud en 1917 qui pose l'équivalence d'une part entre pénis et enfant mais d'autre part entre excrément et enfant. À ce niveau, il est encore possible de faire la confusion entre phallus et objet partiel. En revanche, il n'est pas sans intérêt d'évoquer l'équivalence proposée par Fenichel entre *girl* et *phallus*, car elle préfigurerait le *elle n'est pas sans l'être* de Lacan. Le mythe d'Hésiode concernant Aphrodite, qui serait née de l'écume spermatique jaillie du phallus tranché d'Ouranos (tranché par Cronos), est à cet égard évocateur.

2. Hébergement.

L'étape suivante est constituée par l'article de 1927 sur le fétichisme. Alors qu'avec le *Wiwimacher* ou avec le *gîte* du pénis, nous avons affaire à une métaphore, avec le fétiche il s'agit toujours d'une métonymie. Le premier exemple cité par Freud est celui d'un « brillant sur le nez », *Glanz* en allemand, mais c'est la traduction, pour le cas qui est évoqué, de *glance*, le regard en anglais. Ces deux avatars (métaphore ou métonymie) du phallus éclairent assez bien la bifurcation névrose/perversion.



« Le fétiche est un substitut du pénis », écrit Freud, pour aussitôt préciser : « Le fétiche est le substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit enfant et auquel, nous savons pourquoi, il ne veut pas renoncer » (XVIII, 133). Il ne s'agit pas d'un refus, ou d'une scotomisation, de la perception du manque de pénis. La croyance que la femme a un phallus est en même temps conservée et abandonnée. Il faut donc un substitut, le fétiche, capable de conserver d'une certaine façon la croyance abandonnée au phallus de la femme. Pourquoi ? Pour tourner l'horreur de la castration. Notons aussi que, selon Freud, le pénis est doté « d'une part de narcissisme ». Pour dénommer ce processus, Freud choisit le terme de *Verleugnung* (différent du terme de *Leugnen* qu'il utilise pour qualifier le refus de croire à la perception qui ne s'accompagne d'abord d'aucun abandon de la croyance). *Verleugnung* peut se traduire par « déni », « démenti », « désaveu ».

L'intérêt de Freud pour le fétiche a plusieurs composantes. Il peut ainsi se convaincre qu'une perte de la réalité peut se produire en dehors de la psychose. Un « courant » de la vie psychique reconnaît la réalité, un autre la refuse³. Freud est conduit par là à poser l'existence d'un clivage (*Spaltung*) entre les deux courants. Il exemplifie ce clivage par un cas subtil et désarmant : un homme a pour fétiche une gaine pubienne qu'il peut aussi porter comme slip de bain. En conséquence, il préserve toutes les possibilités : la femme est castrée – elle ne l'est pas ; l'homme est castré, il ne l'est pas. Le fétiche est à lire comme clivage entre reconnaissance et démenti de la castration de la femme.

3. C'est ainsi que Freud isole dans le cas de *L'homme aux loups*, un courant où la castration est rejetée, sans qu'il s'agisse *forcément* de psychose.

On remarquera cependant que cette analyse du fétichisme concerne le masculin. Le continent noir reste à l'écart et, s'il est concerné, on ne sait comment.

Cet article, qui apporte la confirmation de l'ignorance concernant ce qu'il en est de la sexualité féminine, est écrit au moment où la « querelle du phallus » est déjà en cours. On connaît les protagonistes de cette phallomachie. Freud (et accessoirement Jeanne Lampl de Groot) d'un côté, tous les autres (Alexander Abraham, Hélène Deutsch, Karen Horney, Ernest Jones, Melanie Klein, Otto Rank) de l'autre. Pour anticiper *a minima* sur la formulation de l'enjeu, nous retiendrons deux questions :

– Le phallus est-il un objet partiel ? Si oui, la « castration » opère à tous les stades pulsionnels (sein, fécès, etc.). Sinon, primat du phallus.

– Y a-t-il une jouissance féminine primaire ?

Cela étant, après avoir consacré à la sexualité féminine une part non négligeable de son travail théorique au cours des années 1930, Freud reprend la question du phallus sous deux aspects différents et relativement nouveaux dans deux articles, celui « Sur la prise de possession du feu » (1931, XVIII, 31) et celui, inachevé, « Le clivage du moi dans le processus de défense » (1938). (*L'Abrégé de psychanalyse* n'apporte rien de véritablement novateur, et se présente plutôt comme la récapitulation des acquis antérieurs).

Qu'est-ce qui peut attirer notre attention dans l'article de 1931 ? Comme nombre des textes brefs de Freud, il s'agit d'un vrai diamant dans lequel Freud s'interroge sur la signification que comporte le fait d'uriner sur un feu pour l'éteindre (j'ai failli dire « l'étreindre »). Comme souvent, Freud prend le lecteur à contrepied. On s'attendrait en effet à ce que l'extinction du feu soit une métaphore de l'extinction des pulsions sexuelles. Or il n'en est rien. L'extinction en effet est un plaisir (« à tonalité homosexuelle », précise Freud). Et c'est le renoncement à ce plaisir qui est la condition de la domestication du feu. À ce premier niveau d'interprétation, éteindre le feu n'est pas éteindre les pulsions, mais c'est au contraire la retenue dans l'extinction du feu qui conditionne sinon l'extinction du moins la contention des pulsions. Où intervient le phallus dans ce processus ? D'abord au niveau du pénis, qui est l'instrument, chez l'homme en tout cas, de la miction. Mais surtout au niveau du symbole que constitue la tige-pénis creuse dans laquelle Prométhée enferme le feu volé. L'interprétation de Freud ici est à la fois audacieuse et saisissante. Ce n'est pas le feu que cette tige enferme, mais l'eau-urine, ainsi empêchée d'éteindre le feu.

De même, autre niveau d'interprétation, la prise de possession du feu est un vol, un forfait, qui cause un préjudice aux dieux. En réalité, ces dieux, c'est le ça, trompé par la renonciation à éteindre le feu, d'où résulte la domestication de celui-ci.

Enfin, si Prométhée, qui veut conserver le feu et non l'éteindre, est puni de son forfait, qui est le contraire d'une conduite mûe par les seules pulsions, c'est parce que l'humanité ne supporte pas d'être obligée à ce renoncement pulsionnel et qu'elle punit celui qui le commet.

Faisons un pas de plus en suivant Freud dans ce feu d'artifice interprétatif dont nous pourrions tirer un enseignement majeur quant à la fonction du phallus, à savoir que le phallus ici n'a pas besoin d'être armé du pénis, pour cette raison triviale qu'une femme peut fort bien, en pissant, éteindre un feu (cf. la signification de l'énurésie et le tableau de Picasso intitulé *La Pisseuse*).

Dans ce pas de plus, Freud constate, *a contrario* apparemment de son premier niveau d'interprétation, que la flamme est un symbole de la libido, et plus strictement du phallus en mouvement. Autrement dit, éteindre le feu = éteindre la libido. Ce que Freud complète par : éteindre le phallus du rival (on pressent que le rival peut être, pour une femme, un homme). Il appert donc, de cette dernière interprétation, que le feu = phallus et qu'éteindre le feu = éteindre le phallus.

Résumons par un tableau des deux niveaux *divergents* d'interprétation :

1		2
renoncer à éteindre le feu		éteindre le feu
=		=
éteindre le phallus		éteindre le phallus
dans le sens de limiter les pulsions		

On mesure, à la mise en évidence de cette contradiction, que la fonction du phallus ne peut vraiment pas être assimilée à la pulsion puisque tour à tour le phallus coïncide avec l'exercice de la libido et le prévient. Freud lit cette contradiction en la reliant au binôme tumescence-détumescence, et il est assez aisé de déduire de son analyse une préfiguration du statut du phallus chez Lacan : *ce qui jouit et en même temps ce qui pose une limite à la jouissance*. Ce rapprochement est si juste qu'on peut le lire quasiment sans décryptage dans l'évocation des deux héros grecs Prométhée et Hercule. Dans leur opposition complémentaire, ils présentaient cette fonction du phallus : Prométhée préserve le feu (empêche qu'on l'éteigne) – Hercule, lui, l'éteint quand l'incendie menace d'être catastrophique. Cela nous donne à voir que l'extinction du feu implique une castration et qu'aussi bien le renoncement à l'éteindre aussi. Insistons enfin : c'est le seul texte de Freud où il est possible, par un jeu d'écriture, de substituer femme à homme.

Le dernier article à considérer est celui sur le clivage (*Spaltung*). Il s'agit du clivage du moi. Les élèves de Lacan ont coutume de considérer que nous trouvons là une préfiguration de la division du sujet, en s'appuyant notamment sur le texte de Lacan : « La science et la vérité ». Peut-être cette conjoncture est-elle d'ailleurs inutile dans la mesure où le moi freudien (*das Ich*) relève, en partie au moins, de ce que Lacan situera comme sujet barré (ou divisé). Quoi qu'il en soit, ce clivage, en tant qu'il fonde une déchirure (*Entzweiung*) du moi, tout en étant présenté comme un cas pathologique particulier, n'en a pas moins une portée qui peut bien être dite de structure. Le patient en question a créé, grâce à un fétiche, un substitut au pénis de la femme. « Ainsi a-t-il dénié (*Verleugnen*) la réalité, mais sauvé son propre pénis. S'il n'a pas dû reconnaître que la femme avait perdu son pénis, il n'a pas alors eu besoin non plus de craindre pour son pénis, il a pu poursuivre tranquillement sa masturbation. » Freud observe que ce substitut provient d'un déplacement sur le corps de la femme. Le pénis est ailleurs que là où il aurait dû se trouver : le pied, la fourrure pubienne, etc. Cependant, cette « solution » a un prix : une angoisse intense d'être dévoré (et non castré) par le père. Elle a aussi une conséquence symptomale. Le patient a une sensibilité anxieuse des deux petits orteils. Au niveau du symptôme, c'est-à-dire de la marque du non-rapport sexuel, la reconnaissance de la castration a triomphé.

Voilà ce qu'on peut dire concernant Freud. Reste à rendre compte de ce qui s'est passé entre Freud et Lacan, et principalement du débat sur la phase phallique déjà évoqué. Dans la partie 2, Fabienne Guillen s'est donné comme objectif de présenter les thèses développées contre Freud par Karen Horney, Josine Muller, Melanie Klein, Jones enfin. Ce qu'on peut en dire, dès maintenant, c'est que ce débat est toujours présent, mais à bas bruit. Telle conception d'une sexualité féminine primaire renvoie à l'idée d'une division sexuelle primaire, la castration étant une opération secondaire propre principalement à expliquer comment peut exister une sexualité aussi restreinte que celle de l'homme. Telle autre conception, plus anna-freudienne, privilégie, voire absolutise la castration. Nous verrons cela dans la partie 4, *Après Lacan*.

Quant à Lacan, il faut rappeler d'abord que c'est lui qui a exhumé ce débat capital auquel les psychanalystes français n'avaient pas participé – ce qui a donné lieu, du 5 au 9 septembre 1960 à Amsterdam, au colloque sur la sexualité féminine, dont les actes ont paru dans le numéro 7 de la revue *La psychanalyse*. Son œuvre reste le plat de résistance, au point de pouvoir soutenir que, s'il a été assimilé en tant que lecteur de Freud, sa contribution, au-delà de Freud, à la psychanalyse est loin, elle, d'avoir été assimilée, sans compter les fausses routes. Deux points notamment restent encore opaques partiellement. 1) Qu'en est-il de l'être-phallus de la femme ? Ne se réduit-elle qu'à cette... incarnation ? 2) La critique par Lacan de la formule empruntée par Freud à Napoléon, « l'anatomie, c'est le destin » étant admise, comment penser

le choix de la sexuation à partir du désir de l'Autre ? Que la mère appréhende sa fille (*girl*) comme phallus suffit-il à ce que sa fille le soit ? Ce que nous pouvons dire, c'est que rien de l'enseignement de Lacan n'est intelligible si l'on ne part pas de la base, à savoir fonction et champ de la parole et du langage. Pourrait-on dire alors : le langage, c'est le destin ? C'est sans doute une formule qui présente l'avantage de reconnaître que l'*ousia* de l'homme, c'est d'être un parlêtre. Mais, cela dit, la formule est fautive. Il vaudrait mieux dire : l'échec du langage, c'est le destin⁴.

4. Rédigé par Pierre Bruno, pierre.bruno@wanadoo.fr